

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.


- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 2 OCTOBRE, 1879.

No. 4.

POESIE.

Pour le "JOURNAL POUR TOUS."

VERS D'ALBUM.

Vous qui passez, joyeuse et belle,
Par le sentier de vos vingt ans,
Et qui promenez l'étoile
A travers champs,

Vous pouvez être impitoyable
Pour ceux qu'attire votre esprit;
Rendre la victoire durable
Par un écrit—

Mais non! vous n'êtes pas coquette,
Cela se voit, je le sais bien.
Ce que j'en dis, c'est en poète:
N'en croyez rien.

BENJAMIN SULTZ.

L'EXPOSITION.

De la Gazette d'Ottawa.

La première grande exposition fédérale s'est terminée samedi. Notre ville a eu l'honneur d'en être le théâtre, et nous sommes heureux de constater que le succès a été éclatant, ainsi que l'on a pu en juger par nos appréciations de chaque jour.

Il est regrettable toutefois que notre foire canadienne n'ait pas dure plus longtemps. L'ouverture solennelle ne s'étant faite que mercredi dernier, il n'y a eu réellement que trois jours d'exposition. Il eût été facile pour tant de se rendre à un désir presque général, quand pareille chose était dans l'intérêt de tous—dans l'intérêt de l'association de l'agriculture et des arts, dans l'intérêt des exposants, dans l'intérêt des visiteurs et dans l'intérêt de notre ville. Les recettes de l'exposition n'ont pas dépassé \$9,194.88, et elles auraient pu être doubles. S'il y a déficit—il n'est pas cependant considérable—l'association ne doit-elle pas s'en prendre beaucoup à elle-même?

Trois provinces ont pris spécialement une part active à l'exposition, Ontario, Québec et Manitoba. Elles ont su faire admirer la variété et la richesse de leurs produits agricoles et industriels et donner aux visiteurs une haute idée du brillant avenir qui leur est réservé. La jeune province de Manitoba a tout particulièrement attiré l'attention des visiteurs, qui n'ont pu avoir qu'une même opinion sur la

fertilité d'un sol susceptible de produire d'aussi superbes échantillons de céréales, légumes et fruits. Cette exposition fera plus pour attirer l'émigration vers cette contrée que toutes les réclames possibles.

Nous remarquons que, dans son discours d'ouverture à l'exposition, Son Excellence le gouverneur général a suggéré de tenir l'exposition fédérale dans les différentes provinces alternativement. "Si vous décidez de transporter l'exposition d'une province à une autre successivement—a-t-il dit—ce ne sera pas une coutume nouvelle, puisqu'elle est en honneur en Angleterre, en Écosse et en Irlande. Dans l'ancien monde, les espaces à parcourir sont plus petits, mais le besoin de comparaison entre les diverses expositions est aussi beaucoup moindre."

Ce système d'expositions générales dans différentes provinces serait incontestablement avantageux, mais nous le croyons guère praticable. Toutefois, il pourrait être facile de l'appliquer à Ontario et Québec. L'éloignement des autres provinces et les frais énormes, qu'occasionnerait le transport des articles seront d'ici à longtemps des obstacles sérieux au plein accomplissement de ce projet, obstacles qui n'existent qu'à un degré beaucoup moindre dans la Grande-Bretagne qui nous est citée comme exemple.

La prochaine exposition canadienne pourrait avoir lieu néanmoins à Montréal ou à Québec, et les provinces maritimes y seraient sans doute mieux représentées qu'elles ne l'étaient cette année, la distance et les frais de transport étant beaucoup moindres que si la foire se tenait dans Ontario. Que nos amis de la province de Québec s'agitent activement dans ce sens, et la deuxième grande exposition fédérale pourra avoir lieu dans l'une de leurs principales villes.

LE SECRET DE S'ENRICHIR.

Vous connaissez tous l'ancien proverbe qui dit: Un bon payeur est seigneur de la bourse des autres. Il n'en est point de plus vrai, mes chers amis. Celui qui est connu pour payer avec exactitude au temps convenu peut jouir librement de tout l'argent que ses amis ont en réserve; cette réserve est souvent très-utile. C'est pourquoi ne gardez jamais l'argent que l'on vous a prêté une heure au-delà du moment où vous avez promis de le rendre, de peur que ce retard ne vous ferme pour jamais la bourse de votre ami.

On doit apporter une attention scrupuleuse aux plus petites circonstances qui peuvent affecter le crédit. Le bruit de votre marteau qui frappe l'oreille de votre créancier à cinq heures du matin ou à

neuf heures du soir, le rend patient et facile six mois de plus. Mais, s'il vous voit jouer et perdre votre temps, il ne manquera de vous demander son argent le lendemain. Les créanciers sont une espèce de gens qui ont la vue plus perçante, l'ouïe plus fine et la mémoire plus fidèle que personne au monde.

Les créanciers honnêtes, avec lesquels chacun, s'il était possible, voudrait, comme de raison, avoir à traiter, ressentent de la peine lorsqu'ils sont obligés de vous demander leur argent. Épargnez leur cette peine et ils vous en sauront gré. Aussitôt qu'il vous sera rentré quelques fonds, courez les partager entre eux, à proportion de ce que vous devez à chacun. N'ayez pas honte de payer une petite somme, parce que vous en devez une plus grande. En quelque quantité qu'il vienne, l'argent est toujours bien reçu, et votre créancier aimerait mieux avoir la peine de recevoir une dette de dix écus en dix paiements successifs que vous lui feriez de vous-même, que d'aller dix fois inutilement vous demander la somme entière, avant de la recevoir enfin en seul paiement. Chacun de vos à comptes témoigne que vous devez. Vous acquérez la réputation d'un homme d'ordre, aussi bien que d'un honnête homme et tout cela tourne à l'avantage de votre crédit.

Tant que vous aurez une seule dette, gardez vous de regarder comme votre bien tout ce que vous possédez et de vivre en conséquence. C'est une erreur dans laquelle la plupart des gens qui ont du crédit manquent rarement de tomber.

En commençant à vous établir, tenez un compte exact de vos dépenses et de vos revenus. Si vous prenez d'abord la peine de mentionner jusqu'aux moindres détails, tel sera le bon effet de cette sage pratique, que vous découvrirez à votre grande surprise, combien les menues dépenses forment en total une somme et qu'en voyant ce que vous aurez pu économiser par le passé, vous vous apercevrez mieux de ce que vous pouvez économiser à l'avenir.

La science entière de la fortune consiste à ne dissiper ni le temps, ni l'argent, et à faire le meilleur usage possible de l'un et de l'autre.

CHS. TOURNEUR.

Le *New York Herald* ne peut réprimer son enthousiasme pour la princesse Louise: "Longue vie à la princesse! dit-il, à la princesse qui recommande aux jeunes filles canadiennes d'étudier l'art de la cuisine. Combien nous souhaitons qu'elle traverse la frontière pour donner le même avis à nos jeunes filles, qui n'ont jamais compris et ne veulent comprendre l'importance de cette étude."

LE DOCTEUR TRIFONE.

Suite.

A mon ami Aug. Durieu.

« Dégrafez le haut de sa robe, milady, dit Trifone à mi-voix ; je jugerai mieux encore de l'intensité des pulsations. »

Lady Stanley mit à nu la poitrine étroite et anguleuse de l'enfant.

Trifone écouta de nouveau les battements du cœur ; il tira ensuite une petite planchette d'ivoire de la poche de son habit, pour ausculter tout le côté gauche de la petite malade. Cette fois, le docteur alla au-devant de la question que lady Stanley allait lui adresser.

« Je sauverai cette enfant, dit-il avec un tel accent de conviction, qu'un rayon de bonheur et de joie passa comme un éclair dans les yeux de la jeune mère. Je le sauverai si vous me laissez maître absolu de son existence. »

—Oui ! oui ! s'écria lady Jane, faites tout ce que le ciel... mais se reprenant aussitôt ; tout ce que votre génie vous inspirera.

—Pourquoi vous reprendre ? Vous disiez mieux tout à l'heure, milady, fit-il avec bonhomie. Maintenant que j'ai vu tout ce que je voulais voir, oubliez Trifone l'empirique, le charlatan de la Piazza Reale, et faites préparer une chambre pour votre médecin, pour votre ami, le docteur Karl Miezzer.

—Merci, dit lady Stanley en lui tendant la main. Et après une pause : N'est-ce pas que vous me direz combien de temps encore je puis être heureuse ?

—Oui dit Trifone en reprenant son chapeau, je vous le dirai, quand sir William m'aura dit combien de temps il vous aimera. »

Six mois s'étaient écoulés depuis le jour où lady Stanley avait fait au docteur cette terrible confidence.

Six mois pendant lesquels Trifone n'avait pas reparu une seule fois sur les treteaux de la Piazza Reale.

Habillé de noir et cravaté de blanc, comme un intendant de bonne maison, le *dottore* s'était dévoué tout entier à sa petite malade, qu'il ne quittait pour ainsi dire plus ; car lady Jane avait mis à sa disposition une des plus belles chambres de l'hôtel.

Or, Trifone avait eu raison de demander à la jeune mère une complète liberté d'action : le traitement qu'il avait choisi était bien fait pour épouvanter les plus braves.

Le docteur soignait l'enfant d'après la méthode du célèbre Valsalva, de l'école de Bologne, méthode qui consiste à affaiblir progressivement le malade par la saignée, la diète et le repos le plus absolu, pour le ramener peu à peu à l'état normal, en lui faisant remonter l'échelle qu'il a d'abord descendue.

Bien peu ont le courage de suivre une semblable voie, et le système créé par Valsalva n'est resté, pour ainsi dire, qu'à l'état d'expérience curieuse.

C'était cependant ce traitement que Trifone employait, avec une incroyable patience et des résultats surprenants. Lucy venait d'entrer dans la période ascendante ; le cœur avait repris son volume ordinaire ; ce n'était plus qu'une affaire de temps pour que son rétablissement fût complet.

Quant à lady Stanley, c'était presque uniquement sur les phénomènes extérieurs que Trifone comptait pour la sauver. Il consolait et ranimait l'âme, pour arriver ensuite à la chose matérielle. On comprendra que sir William devait jouer un rôle très-important dans cette question.

Cet excellent docteur manœuvrait avec une si grande habileté, un tel dévouement, que ces deux natures si nobles, si fières et si pures dans leur amour, avaient fini par en faire le confident intime de leurs douleurs et de leurs espérances.

C'était lui qui, avec sa franchise brutale, les forçait à avouer des sentiments dont ils rougissaient bien un peu devant un tiers, mais qui faisaient aussi rayonner la joie sur leurs visages.

Un matin, sir William entra dans la chambre de Trifone.

« Mon ami, Mon cher Trifone, dit-il en se jetant dans ses bras, lady Stanley vient de m'avouer enfin son secret, la maladie de son enfant était le seul obstacle à notre bonheur. »

Le docteur regarda le jeune homme avec une douce compassion. « Alors elle consent à accepter votre nom ? dit-il. »

—Oui, reprit William radieux, dans huit jours elle sera ma femme.

—Je savais bien que j'en arriverais là, dit Trifone en soupirant, et puisque lady Stanley vous a tout dit, écoutez-moi à votre tour, sir William. Lady Stanley s'est sacrifiée pour son enfant : les expériences qu'elle a faites sur elle-même ont aggravé sa position ; ce n'est plus pour ainsi dire que par l'âme qu'elle existe : le bonheur peut vous la conserver pendant de longues années, un chagrin profond la tuera en une seconde. »

Et comme le jeune homme le regardait avec étonnement :

« Oui, sir William, l'amour sera sa vie : tâchez de l'aimer toujours. »

—Oh ! dit sir William en lui serrant la main, elle vivra, je vous le jure. »

Huit jours après cette conversation, lady Jane Webster assistant avec son mari aux débuts de la Nina, dans le ballet de *Giselle*.

A leur retour du théâtre, ils trouvèrent le docteur faisant gravement une partie de whist avec miss Lucy qui tombait de sommeil.

« Connaissez-vous la Nina, docteur,

dit étourdiment sir William en aidant sa femme à se débarrasser de sa pelisse. C'est bien la plus jolie danseuse de tout l'Italie. »

—Ah ! fit le docteur, dont le visage s'altéra profondément.

—Vous ne la connaissez pas ? demanda à son tour lady Jane.

—Non, dit-il brusquement.

—Eh bien ! reprit sir William, si jamais elle tombe malade, tâchez d'être appelé auprès d'elle, c'est une connaissance précieuse.

(A continuer.)

—30—

L'HONNÊTE HOMME.

Suite.

La petite fille, vu son titre d'ainée et le talent avec lequel elle commençait à lire, sans avoir à épeler d'autres mots que les plus difficiles, expliquait à son frère les sujets de gravures, et jeignait souvent à ces explications un commentaire dont Thérèse souriait ; Thérèse qui contemplait avec ravissement cette scène charmante !... Ou bien il s'agissait de faire l'éducation de la poupée, et la poupée recevait toutes les leçons qu'avait reçues, le matin, la petite fille de cinq ans.

« Il ne faut pas mentir ! Quand on ment, mignonne, le bon Dieu se fâche, et les mamans sont tristes. Je voudrais bien savoir pourquoi votre belle robe se trouve ainsi chiffonnée ; il fallait, mademoiselle, mettre votre blouse de toile, puisque vous vouliez courir au jardin. »

Alors le petit garçon, qui n'avait pas moins de quatre ans, intercédait pour la poupée, et tâchait de l'excuser, comme il le voyait faire à son père.

« Pardonne pour cette fois, mon amie ; la petite n'oubliera plus cela une autre fois, et tu n'auras point de reproches à lui adresser. »

Et il prenait l'enfant de carton dans ses gros petits bras nus, et il la faisait danser sur ses genoux, et il lui montrait à son tour les images du beau livre.

Heureuse dans son intérieur, sans cesse près de ses enfants qu'elle ne quittait jamais et de son mari qui venait à chaque instant passer près de sa femme les quelques minutes qu'il pouvait dérober à ses affaires, Thérèse ne sortait que rarement ; encore n'était-ce que pour conduire, avec Emile, ses enfants à la promenade. A l'exception de sa belle-sœur Julie, elle ne voyait personne intimement, et n'avait cessé de refuser toutes les invitations de fête qu'on lui adressait. Lorsqu'Emile lui remettait les invitations et l'engageait à prendre sa part des plaisirs :

« Des plaisirs ! mon ami, disait-elle ; mais pourquoi voudrais-tu que j'al-

lasse en chercher loin de notre famille et de notre ménage ? Quand je trouve autour de moi tant de bonheur et de satisfaction, que puis-je désirer, mon Dieu ? Mes journées se passent près de toi et de nos enfants, au milieu de devoirs si doux à satisfaire qu'ils sont pour moi de véritables plaisirs.

Emile, à ces paroles de Thérèse, sentait ses yeux se remplir de larmes de reconnaissance et de bonheur. Il la prenait, il la pressait dans ses bras ; il couvrait son front de baisers, et remerciait Dieu du bonheur que sa miséricorde daignait lui accorder. Car n'était-il pas bien récompensé, par ce bonheur, des sacrifices douloureux qu'il avait faits à ses devoirs en étouffant la voix de son cœur pour épouser la pauvre orpheline sans appui ?

Aussi, loin de chercher les plaisirs du dehors, loin de passer des soirées au spectacle ou à l'estaminet, suivant l'usage du pays, Emile, au contraire, ne sortait point le soir, et trouvait mille douces distractions près de sa femme. Le cœur léger, l'esprit dispos, puisqu'il avait rempli tous ses devoirs, puisqu'il avait la conscience de son labeur actif, il se livrait à mille jeux avec ses enfants, qui lui prodiguaient des caresses et qui le charmaient par leurs jaserie naïves. L'heure venue de les coucher, arrivait le souper, qui réunissait presque toujours la famille entière et le docteur Delloye autour de la grande table. Les vieillards, à cause de leur âge avancé, se retiraient de bonne heure fin d'aller reposer. Le reste de la soirée s'écoulait, pour Emile et Thérèse, soit par une promenade dans le jardin, si le temps et la saison le permettaient, soit au piano, ou bien dans quelques jaserie au coin du feu. Parfois une lecture remplaçait la musique... Et il en avait été ainsi la veille et il devait en être ainsi le lendemain ; car cette existence, constamment variée dans son uniformité, renaissait sans cesse, n'apportant jamais avec elle ni fatigue ni satiété. C'était quelque chose de cette paix céleste, de cette béatitude sans mélange que Dieu promet à ceux qu'il recevra dans son sein et pour lesquels il a dit :

« Bien heureux ceux qui ont besoin de repos, parce qu'ils en seront rassasiés. »

Ce bonheur, ouvrage de la vertu et résultat d'une vie pure et selon Dieu, dura longtemps sans trouble et sans que la Providence l'altérât, pour exposer à de nouvelles épreuves celui dont nous contons l'histoire ; mais à la fin ces épreuves arrivèrent, et furent d'autant plus douloureuses qu'Emile ne les attendait pas et qu'elles le frappèrent à l'improviste.

Un matin qu'il parcourait ses ateliers pour diriger les travaux et mettre en train les ouvriers, il fut tout

surpris de voir arriver dans la cour son beau-frère, Edouard Desvignes. Le mari de Julie était pâle et dans une agitation extrême.

« Qu'avez-vous donc, mon cher Edouard ? lui demanda Emile en accourant au-devant de lui. D'où vous viennent ce trouble et cette tristesse ?

— Emile, répondit Edouard en serrant la main de son beau-frère, Emile, je suis un homme perdu, déshonoré ; je perds une somme considérable dans la faillite d'un négociant de Saint-Quentin qui vient de dépenser son bilan, et je me trouve, par cette perte, entraîné moi-même dans sa ruine et dans sa honte.

— Mon frère, interrompit Emile sans hésiter, jamais vous n'en viendrez à cette extrémité fatale tant que je pourrai vous sauver au prix du sacrifice de ma fortune. Rendons-nous dans vos bureaux, examinons vos livres, et je m'engage à vous fournir la somme nécessaire pour faire face à vos paiements.

— Oh ! mon cher Emile, mon ami, mon frère ! comment vous témoigner ma reconnaissance, à vous qui me sauvez si généreusement l'honneur et la vie ? car je ne sais à quelle extrémité funeste m'auraient porté la honte et la ruine.

— Je ne fais que m'acquitter d'un devoir. L'honneur est une chose trop précieuse pour que chacun, dans une famille, ne s'en rende point responsable et ne le maintienne pas au prix de tous les sacrifices possibles. D'ailleurs, n'êtes-vous point le mari de ma sœur ? n'êtes-vous pas mon frère ? Le coup qui frapperait la fille de mon père, de ma compagne d'enfance ne me frapperait-il point également ? Non, Edouard, vous ne pouvez vous courber devant toute la ville sous le joug honteux de la faillite ; vous ne pouvez accepter les bénéfices humiliants que la loi accorde en cette triste occurrence. Le Code peut ne point punir le créancier qui frustre les débiteurs d'une partie de ce qu'il leur doit ; mais la conscience ne l'acquiesce jamais.

Emile se rendit chez son beau-frère et se mit à examiner attentivement ses livres. Cet examen lui fit reconnaître, non sans douleur, que la faillite du négociant de Saint-Quentin n'était pas la seule cause du malaise que Desvignes éprouvait dans ses affaires. Une gérance inhabile et molle entraînait pour beaucoup dans les embarras qui le poussaient à la faillite. Emile s'en affligea, sans néanmoins recourir aux reproches ; ce n'était point le moment, et il se serait accusé de cruauté s'il eût joint de nouvelles douleurs aux pertes qu'éprouvait son beau-frère, quoique ce dernier néanmoins ne fût malheureux que par sa propre faute. Car en s'occupant plus sérieusement de son commerce, en donnant moins aux

plaisirs et plus au travail, enfin en ne s'en rapportant qu'à lui seul de ses affaires, et en ne confiant point toute sa besogne à des commis, il eût prévenu le coup qui l'abattait.

Emile remédia d'abord au déficit qui se trouvait dans la caisse de son beau-frère, et parvint à faire face aux paiements arriérés ; mais non sans épuiser ses propres ressources et sans recourir à tout le crédit dont il pouvait disposer.

Vous pouvez vous figurer les transports de la joie de Desvignes, et par quelles paroles affectueuses il témoigna sa reconnaissance à Emile.

« Frère, lui dit ce dernier, il faut que vous me prouviez, autrement que par des paroles, que je n'ai point obligé un ingrat.

— Demandez-moi ma vie, demandez-moi mon sang, Emile.

— C'est moins que tout cela, mon cher Edouard, que je veux obtenir de vous.

— Qu'est-ce donc ? quel prix mettez-vous au service que vous m'avez rendu ? Parlez.

— Edouard, dit Emile en prenant la main du négociant, écoutez-moi, et voyez seulement dans les paroles que je vais vous dire l'affection d'un frère et l'intérêt que vous porte un ami. Vous êtes jeune ; vous avez succédé à votre père dans sa maison de commerce sans avoir l'expérience que donnent le temps et l'habitude des affaires ; et peut-être ne comprenez-vous pas assez combien il faut de soins et de persévérance pour faire réussir l'entreprise commerciale que l'on dirige. On doit tout voir par ses yeux, tout juger par ses propres idées, et ne laisser faire aux autres que les seules choses dont il est absolument impossible de s'occuper soi-même. Comment voulez-vous que des employés subalternes, et qui n'ont aucun intérêt direct à votre prospérité, y apportent le soin nécessaire ? D'ailleurs, c'est de votre exemple que tout dépend ; chacun, chez vous, se règle sur votre exemple. Montrez de l'activité, de la persévérance, de l'exactitude, soyez sévère pour vous-même, et alors vous aurez le droit de l'être pour les autres ; et alors chacun de vos commis et de vos ouvriers se montrera actif, persévérant, exact, et rigoureusement occupé de ses devoirs. Les membres agissent mal si la tête n'est point sans cesse occupée de les diriger.

« Maintenant que vous êtes, non seulement responsable de votre propre fortune, mais encore de celle de votre femme et de la mienne, Edouard, ou plutôt de celle de ma famille ; maintenant que pour vous sauver l'honneur je n'ai pas craint d'exposer le peu que possèdent mes enfants, repoussez une mollesse fatale, élevez-vous aux difficultés et aux exigences de votre position, et songez, en ne

suis par mes conseils que, si vous n'avez été jusqu'ici que malheureux, alors vous deviendriez coupable."

Edouard promit à son beau-frère d'observer rigoureusement les avis qu'il lui donnait, et en effet il se mit au travail avec une ferveur et une persévérance inouïes.

Mais, peu à peu, la salutaire impression qu'avait produite sur ce caractère faible la présence terrible et inattendue d'une ruine honteuse perdit de son énergie, et s'effaça même presque tout-à-fait avec, sinon le retour d'un calme certain, du moins l'éloignement du péril. Edouard Desvignes se relâcha donc insensiblement de ses habitudes sédentaires et de son assiduité dans ses bureaux. Au lieu de surveiller tout par lui-même, au lieu de surveiller la stricte et consciencieuse exécution des objets demandés à ses fabriques, il s'en rapporta de nouveau à ses contre-maitres, si bien que cinq ou six mois après il avait repris complètement sa première insouciance, et que de nouveaux embarras menaçaient ses affaires. Au lieu de confier, cette fois, sa gêne à Emile, il la lui cacha soigneusement, et fit un accueil froid à son beau-frère toutes les fois que ce dernier voulut s'enquérir de sa situation commerciale. Emile se vit donc obligé, non sans crainte et non sans des pressentiments tristes, de cesser les conseils qu'il donnait à Edouard et de rester dans la plus complète ignorance de sa gestion commerciale.

Cependant, ainsi qu'on l'a vu tout à l'heure, ces embarras et le manque de fonds commençaient à reparaitre, non point brusquement comme la première fois, mais peu à peu, mais lentement, mais sans cesse. Pour y remédier, Edouard Desvignes eut recours à des emprunts usuraires; les premiers lui furent faciles à contracter, et il s'applaudit d'avoir trouvé un moyen si simple de déguiser sa position à son beau-frère, et partant de se débarrasser des conseils et des réprimandes que n'aurait pas manqué de lui adresser Emile, autorisé à les lui faire, par l'immense service qu'il lui avait naguère rendu.

"Ce service, d'ailleurs, me pèse bien assez, disait-il, sans que j'aie encore lui donner de nouveaux droits de s'immiscer dans mes affaires. Je ne suis plus maître chez moi, et je m'y trouve réduit à une position tout-à-fait subalterne."

Avec des sentiments aussi mauvais dans le cœur, Edouard ne tarda point à en venir à de mauvais procédés envers Emile. Mécontent de lui-même, plein d'inquiétude sur ses affaires, assailli chaque jour et pour ainsi dire à chaque heure par un nouveau souci, non-seulement il faisait supporter sa mauvaise humeur aux personnes de sa maison et à sa pauvre femme, mais encore il en usa si mal

avec son beau-frère que ce dernier dut lui en adresser doucement des plaintes.

(La suite au prochain numéro.)

—:0:—

L'autre jour, à l'exposition, M. B. Sulto fut invité à goûter le breuvage des dames (*Nectar Cream Ale*) préparé par M. Joseph Drolet, de la rue Sussex, et en réponse à cette politesse, il écrivit l'acrostiche suivant sur la pancarte qui servait d'enseigne à l'étalage de notre entreprenant compatriote :

Bonne liqueur, divin mélange,
Rimons des vers à ta louange
O nectar ! breuvage des dieux !
L'homme est trop lourd pour te comprendre,
Et la femme seule a su prendre
Ton goût léger, fin, savoureux !

—:0:—

LES DIX COMMANDEMENTS DU CHASSEUR.

Sans rechigner tu sauteras
De ton lit matinalement.
Dans les champs tu l'échineras
Jusqu'au soir inclusivement.
Beaucoup de chasseurs tu verras,
Mais de gibier aucunement.
L'œuvre de mort n'accompliras
Que dans tes rêves seulement.
Les poulets tu respecteras,
Ainsi que les chats mêmement.
Le chien d'autrui tu ne prendras
Pour un lièvre devenu grand.
Ton camarade tu tueras
Le moins possible assurément.
Ton fusil tu déchargeras
En revenant soigneusement.
Vers huit heures tu rentreras
Anéanti complètement.
Et chez toi ne rapporteras
Qu'un moineau mort d'isolement.

—:0:—

VARIÉTÉS.

Un paysan qui avait vendu un arbre au conseil de fabrique, pour en faire une croix, passait devant le calvaire sans se découvrir.

—Quoi ! lui dit le curé, vous qui devez montrer l'exemple à la paroisse, vous passez devant le calvaire sans saluer la croix ?

—Dame, répondit le paysan, je l'ons connu premier !

.

"Capricieux public ! fiez-vous donc à lui ! S'écriait l'autre soir un maigre vocaliste ; Il m'applaudit hier, il me siffle aujourd'hui. —Hier, il s'est trompé," lui dit un journaliste.)

.

Priolo avait contume de dire :

—L'homme ne possède que trois choses, l'âme, le corps et les biens ; et ces trois choses sont exposées à trois sortes d'embuscades : l'âme à celles des théologiens, le corps à celles des médecins, et les biens à celles des avocats et des procureurs.

.

Un soir qu'il faisait un froid excessif, le

docteur Honly entendit son valet Jean qui disait, au coin du feu de la cuisine :

—Je voudrais bien que quelqu'un me portât dans mon lit.

—Jean, lui dit le docteur, où est la jument grise ?

—Dans l'écurie, monsieur, à un demi-mille d'ici.

—Va vite la chercher.

Jean partit en murmurant, et ramena la jument.

—Qu'en voulez vous faire ? demanda-t-il à son maître

—Monte dessus, et qu'elle te porte au lit.

.

Connaissez-vous la réplique d'un paysan à un chasseur qui croyait qu'aux champs l'insolence est permise. A propos d'un renseignement de route qu'il lui demandait et que le paysan ne paraissait pas comprendre, notre homme s'écria :

—Mais vous êtes donc bête à manger du foin ?

—Ah ! monsieur est bien bon de se retirer les morceaux de la bouche pour moi, répondit le paysan.

.

Le comble du scrupule : se confesser d'avoir caressé un chimère.

.

Le comble de la pudeur : ne pas se déshabiller en face d'un fromage rempli d'yeux.

.

Le comble de la délicatesse : Ne pas oser respirer quand on est près d'une femme de peur de ternir sa réputation.

—:0:—

—Le cœur doit faire la charité, quand la main ne le peut.

—La vie, comme l'eau de la mer, ne s'élève qu'en s'élevant vers le ciel.

Un accident arrivé à notre Presse la semaine dernière nous a empêchés de publier notre journal.



Nous ferons tirer au sort par tous nos souscripteurs, dans le courant de l'année, sous forme de Prime, un Guéridon (petite table pour pot. de fleurs) évalué à \$5, semblable à celui que nous avons donné pour le Bazar de l'Institut Canadien de cette ville

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an..... \$0.50
Six mois..... 0.35
Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170 1/2 rue Sparks, Ottawa.